

L'enfer d'Hiroshima

Le journal du Dr Michihiko Hachiya

Le 6 août 2005, nous avons célébré le soixantième anniversaire de la bombe d'Hiroshima. C'était la première bombe atomique utilisée pour détruire et pour tuer. Certes, indirectement, il s'agissait de mettre fin à la guerre. Cette bombe atomique a fait environ 140 000 victimes. Aujourd'hui, une bombe atomique serait beaucoup plus meurtrière. En 1945, les événements d'Hiroshima eurent un témoin, le Dr Michihiko Hachiya, directeur d'un hôpital, qui consigna dans des carnets tout ce qu'il vit ce jour-là et les jours suivants. Pour lui, il s'agissait de comprendre ce qui venait de se passer et qui ne ressemblait à rien de connu jusqu'alors. Ce journal a été traduit en français et édité chez Albin Michel en 1956, mais l'ouvrage est épuisé. *Science & Vie*, dans son numéro d'août 2005, en publie l'essentiel (16 pages). En voici quelques extraits.

6 août 1945

Un ciel sans nuage. Des ombres profondes contrastant avec les reflets du soleil sur les feuillages de mon jardin (...). Je suis allongé sur la terrasse du living-room, en pantalon et en maillot de corps (...). Ombres et reflets, tout a disparu. Il n'y a plus qu'un nuage de poussière (...).

Instinctivement, je me mets à courir. Ou du moins j'essaie (...). Tout à coup, je me sens extraordinairement faible. Je dois m'arrêter pour reprendre des forces. C'est là que je m'aperçois que je suis complètement nu ! Où sont donc passés mon pantalon et mon maillot ? Qu'est-il arrivé ?

(...) Nous voilà dans la rue, affolés, ne sachant que faire ni où aller ; la maison devant laquelle nous nous trouvons s'affaisse tout à coup, dans un bruit de papier.

Puis notre propre maison, que nous venons de quitter, se met à osciller, comme prise de vertige, et s'écrase dans un nuage de poussière. Toute la rue s'écroule. De partout des incendies jaillissent (...).

Tout se passe comme dans un mauvais rêve. Je vois venir des ombres, des espèces de fantômes qui marchent les bras écartés, je me demande pourquoi. Tout à coup je comprends qu'ils sont brûlés et qu'ils se tiennent les bras écartés pour éviter le contact de leur propre peau (...). Mais il vient ensuite un homme nu, puis une autre femme. Ils marchent sans dire un mot. Ce silence

enveloppant toutes choses donne une impression de cauchemar.

Enfin, au bout de je ne sais combien de temps, quelques forces me reviennent et j'arrive à me traîner jusqu'à l'hôpital.

(...) Tout le quartier nord a été dévoré par l'incendie. Hiroshima n'est plus une ville, mais un désert. A l'est, à l'ouest, tous les immeubles sont aplatis et les montagnes avoisinantes paraissent maintenant toutes proches. Personne dans les rues, à part des morts. Les uns sont restés dans l'attitude où la mort les a surpris. Ils ont l'air moins morts que gelés. Les autres gisent recroquevillés, comme tassés au sol par le formidable coup de poing d'un géant (...).

7 août 1945

(...) Ce qui demeure de l'hôpital est bondé à craquer. Comme c'est le seul bâtiment resté à peu près debout de ce côté de la ville, tous ceux qui pouvaient encore se traîner sont venus y chercher asile. Ils sont plus de 150 ; il y en a dans les couloirs ; dans le jardin et jusque dans les lavabos. Quelques-uns sont morts dans la nuit. Mais ces morts sont moins encombrants que les vivants qui vomissent tous et qui ont tous la diarrhée ; comme ils n'ont pas la force de se lever, ils se laissent aller sur place et il est impossible de nettoyer.

Le docteur Tabuchi, un de mes vieux amis, est entré dans la salle (...). Je lui demande s'il sait ce qui s'est passé.

– Au moment de l'explosion, me répond-il, j'étais en train de tailler des arbres dans le jardin. Tout d'abord, il y eut un éclair blanc, aveuglant, puis aussitôt une vague de chaleur dont le souffle me jeta par terre (...). Vous auriez dû voir notre maison. Elle ne s'était pas abattue, mais elle s'était inclinée et, à l'intérieur comme à l'extérieur, tout était démoli. Un peu plus tard, nous avons vu passer devant nous des centaines de personnes blessées qui essayaient de fuir. C'était une vision presque insupportable. Toutes avaient le visage et les mains brûlés et les grands lambeaux de peau qui s'en détachaient leur donnaient l'aspect d'épouvantails. Toute la nuit, ils ont défilé à la manière d'une colonie de fourmis. Au matin, je les ai retrouvés étendus des deux côtés de la route, à quelques centaines de mètres de la maison. Ils n'avaient pas pu aller plus loin. Ils étaient tombés là, les uns contre les autres, si étroitement tassés qu'il était impossible de passer sans marcher dessus.

– Ce matin, en passant au pont de X..., dit alors le docteur Katsutani, j'ai vu une chose incroyable. Il y avait là un homme assis sur une bicyclette. Appuyé au parapet du pont, il avait l'air de regarder au loin. Il était mort. L'explosion l'avait transformé en statue (...).

– (...) Mais le plus terrible à regarder, c'étaient les soldats. J'en ai vu je ne sais combien, complètement brûlés de la tête aux hanches. Ils n'avaient plus de peau et l'on voyait la chair, humide et comme couverte de moisissures. Ils devaient avoir porté leur casquette d'uniforme parce que leurs cheveux n'étaient pas brûlés. Mais ils n'avaient plus de visage. Yeux, nez et bouche ne formaient plus qu'un seul trou noir et l'on aurait dit que leurs oreilles avaient fondu. Un de ces soldats sans visage était encore vivant (...). Tout ce que j'ai pu faire, ce fut de joindre les mains et de prier pour lui (...).

Peu à peu ma capacité de ressentir l'immensité du désastre s'est éteinte. On s'habitue à tout, même à l'horreur. À la fin du deuxième jour, nous les survivants d'Hiroshima, nous nous sentons déjà chez nous dans cet empire du chaos et du désespoir (...).

8 août 1945

(...) On a récupéré le second étage et l'on m'y a établi l'un des premiers (...). D'ici, (...) on peut apercevoir Hiroshima en entier (...). Et pour la première fois, je comprends ce que mes amis ont voulu dire lorsqu'ils ont parlé de la destruction de la cité. Au centre de la ville, à quinze cents mètres environ, j'aperçois les ruines des deux plus grands buildings. Rien d'autre n'est resté debout ! Hiroshima n'est plus qu'un désert parsemé de tas

de briques et de tuiles. Le mot « destruction » me paraît faible ; dévastation conviendrait mieux.

Vers le soir, la brise nous apporte une odeur de chair carbonisée. Ce sont les morts qu'on brûle (...).

9 août 1945

(...) Les diarrhées sanglantes augmentent toujours. Hier, un de nos malades s'est plaint toute la journée de douleurs dans la bouche. Aujourd'hui, de nombreuses petites hémorragies commencent à apparaître dans sa bouche et sous sa peau. Quand cet homme est arrivé à l'hôpital, il se plaignait seulement d'une grande faiblesse. En apparence, il n'avait aucune blessure.

Ce matin, d'autres malades commencent à avoir de ces hémorragies sous-cutanées auxquelles s'ajoutent des vomissements de sang. Pourtant, parmi eux, aucun ne présente de symptômes connus.

Si ces malades avaient été ou brûlés ou blessés, nous pourrions essayer de les soigner. Si bizarres que soient les symptômes présentés, nous rattachions ceux-ci aux blessures reçues. Mais justement, la plupart de ces malades ne présentent aucune blessure ou brûlure apparente. Dans ce cas, que faire ? (...)

10 août 1945

(...) Il n'y a eu que deux morts aujourd'hui et pour la première fois la nuit est tombée sans apporter l'odeur de cadavres. Est-ce qu'ils sont tous brûlés ou est-ce que le vent a tourné ? Je ne sais. Pour la première fois aussi on m'a apporté une lampe. C'est une simple lampe à huile, faite d'une assiette en fer et d'un morceau de gaze à pansements en guise de mèche. Mais, comme elle me semble briller ! Cette lumière à mes yeux a une valeur de symbole. Elle signifie que la vie commence à prendre le dessus.

11 août 1945

(...) Un peu plus tard, dans la soirée, nous apprenons que la mystérieuse arme nouvelle a été de nouveau utilisée. Elle a fait les mêmes ravages à Nagasaki qu'à Hiroshima (...).

18 août 1945

J'ai commencé mes visites de bonne heure. Le nombre de morts a sérieusement diminué. Cependant, une ou deux personnes continuent de mourir chaque jour. Chaque fois les rougeurs mystérieuses ont été les signes avant-coureurs de la mort. Or, le nombre de malades atteints par ces hémorragies sous-cutanées s'accroît de jour en jour.

Aujourd'hui, un nouveau symptôme a fait son apparition. De nombreux malades commencent à perdre leurs cheveux (...).

19 août 1945

(...) Nous pensions qu'en soignant nos patients selon les procédés habituels, leurs blessures et brûlures guériraient. Mais il est maintenant évident que nous nous sommes trompés. Tous ceux qui semblaient en voie de guérison présentent maintenant de nouveaux symptômes plus graves. Ils meurent et nous sommes incapables de comprendre pourquoi ; c'est à désespérer.

Il en est mort des centaines pendant les premiers jours, puis la mortalité a diminué. Maintenant, elle augmente de nouveau.

La plupart de ceux qui ont succombé avaient une diarrhée rouge, analogue à celle qu'on observe dans la dysenterie. Beaucoup de femmes ont eu de graves hémorragies utérines, qu'au début nous avions prises pour de simples dérangements de la menstruation (...). Il va de soi que l'hypothèse d'une épidémie de dysenterie a été complètement abandonnée. Il nous semble maintenant beaucoup plus probable que les symptômes observés sont liés à une diminution anormale du nombre de globules blancs (...).

21 août 1945

Le nombre de visiteurs augmente sans cesse et chacun, bien que nous n'ayons pas le temps de l'écouter, veut absolument nous raconter son histoire.

– Docteur, me demande l'un d'entre eux, croyez-vous qu'un homme puisse y voir avec les yeux sortis de la tête ? Eh bien ! J'en ai vu un dont l'œil avait été arraché et il tenait cet œil dans la paume de sa main. Cela m'a glacé parce que cet œil me regardait. La pupille était braquée droit sur moi. Croyez-vous que cet œil me voyait ?

30 août 1945

(...) La liste des morts s'allonge. La cause de ces morts est toujours une hémorragie interne, mais ce n'est pas toujours le même organe qui est touché. Les plus fréquemment touchés sont le foie et la rate et, à chaque fois, à l'autopsie, ils paraissent réduits en dimension, surtout la rate (...).

* *

NDLR. À Hiroshima, il y a eu environ 140 000 victimes, décédées en 1945, et à Nagasaki, environ 70 000 (*Le Petit Larousse*, éd. 2006). Les bombes atomiques « modernes » peuvent être d'une puissance au moins mille fois supérieure à celle d'Hiroshima.



Extraits du journal du Dr Michihiko Hachiya, *Science & Vie* n° 1055 d'août 2005.

Hiroshima et Nagasaki anéantis pour rien

En confrontant les archives japonaises, américaines et russes, l'historien américain Tsuyoshi Hasegawa (université de Santa Barbara, en Californie) démontre que « rien ne justifiait le recours à l'arme nucléaire en août 1945 »...

Selon l'historien Tsuyoshi Hasegawa, trois hommes : Harry Truman, président des États-Unis, le soviétique Staline, et l'empereur du Japon, Hirohito, auraient pu sauver Hiroshima et Nagasaki. Pour eux, en août 1945, une seule chose comptait : qui allait contrôler le Japon et l'Asie après la guerre ? Ce n'est pas ce qu'ils ont dit après la guerre car, évidemment, la vérité était inavouable.

Pour Tsuyoshi Hasegawa, preuves à l'appui, l'utilisation de la bombe atomique en dernier recours, pour épargner la vie d'un demi-million de soldats américains, n'est que pure invention, un mythe soigneusement entretenu après la guerre. En fait, rien ne pressait. À l'été 1945, la marine américaine encerclait le Japon et tenait l'île sous un embargo total. De plus, Staline avait promis de déclarer la guerre au Japon trois mois après la défaite de l'Allemagne, à partir du 15 août exactement. Or, les dirigeants japonais redoutaient par-dessus tout une invasion de l'île par les communistes.

Hiroshima précipite l'entrée en guerre des Soviétiques

Mais Truman n'a pas attendu le 15 août. Au contraire, la bombe sur Hiroshima a été larguée le 6. Staline, de son côté, ne s'attendait pas à ce que Truman em-

plie l'arme nucléaire aussi vite, de surcroît sans le prévenir. En fait, Truman redoutait que l'Armée rouge ne s'empare d'une partie de l'île et que Staline n'en profite pour demander une zone d'occupation au Japon, comme en Allemagne.

Staline avait besoin de temps pour acheminer vers le Pacifique les troupes qui s'étaient battues en Europe. En outre, comme les Japonais ne voulaient pas traiter directement avec Washington, ils sont passés par Staline qui devait servir d'intermédiaire. Un pacte de non-agression était alors signé entre les deux pays ! En fait, Staline s'arrangeait pour faire capoter toutes les initiatives diplomatiques japonaises visant à faire la paix avec l'Amérique...

Le bombardement d'Hiroshima a pris Staline de court. Celui-ci est convaincu que le Japon va déposer les armes sur-le-champ et que, donc, il n'aura pas le temps d'arracher les concessions territoriales en Asie qu'il convoitait tant. Mais le Japon n'a pas réagi comme prévu : au lieu de capituler après Hiroshima, il a sollicité une nouvelle fois l'aide des autorités soviétiques... En réponse, Staline a ordonné à son armée d'attaquer immédiatement l'armée japonaise qui occupait la Chine et de foncer vers le Pacifique, dans l'espoir de concessions territoriales...

Les Américains, plutôt que les Soviétiques

Quant à Hirohito, la bombe atomique à Hiroshima ne l'ébranle pas au point de capituler sans conditions. Il entendait surtout conserver le maximum de pouvoir et éviter une occupation. Pour l'historien Tsuyoshi Hasegawa, la destruction de Nagasaki, le 9 août, de même, n'aurait servi strictement à rien. Ce qui préoccupait alors le pouvoir impérial, c'était l'avancée des troupes soviétiques, et rien d'autre ! Sans aucun doute, pour l'historien, c'est donc à cause des Soviétiques, et non des bombes atomiques, que le Japon a finalement capitulé. L'important, pour Hirohito, c'était de préserver son statut d'empereur coûte que coûte. Il pensait que Truman le traiterait avec plus d'égards que Staline. Et de ce point de vue, Hirohito a fait le bon choix puisque Truman l'a laissé sur son trône...

Nul doute que si Hirohito avait accepté l'ultimatum du 26 juillet 1945, présenté par Truman, l'histoire du monde aurait été totalement différente. L'URSS n'aurait pas obtenu plusieurs places fortes en Asie, et les Américains n'auraient pas largué leurs bombes atomiques...



Source : *Le Nouvel Observateur* du 28 juillet 2005. Dossier : « 60 ans après Hiroshima : les derniers survivants témoignent ; pourquoi l'horreur était inutile ». Propos de Tsuyoshi Hasegawa recueillis par Vincent Jauvert.